



La belle incertitude du radiateur

Paru en 2005 en France, le troisième roman d'Olivier Sillig reparaît aujourd'hui à l'enseigne de la collection Poche Suisse de l'Age d'Homme. L'occasion de redécouvrir ce texte aux airs de fable fantastique.

Son personnage principal, comptable dans une fabrique de radiateurs, se voit chargé d'amener en mains propres une pièce de réparation dans une ville où flotte une ambiance incertaine. Les lignes téléphoniques sont capricieuses, les réponses évasives, et la livraison toujours repoussée tant et si bien que l'homme est contraint d'y -patienter plusieurs jours. Le temps de constater que tout le monde marche dans le même sens, que les murs se tapissent de palissades impromptues, que des bâtiments disparaissent sans crier gare. Et de voir naître un amour trouble avec un musicien de rue péripatéticien, menteur magnétique et fascinant.

Autour de lui se déploie une insolite constellation de personnages qui font toute la saveur de ce roman, dont l'atmosphère n'est pas sans évoquer les superbes incongruités du film *A Pigeon sat on a branch* de Roy Anderson, ou encore le mystérieux décor urbain déployé par Philippe Forest dans son récent *Crue*. Ici, l'onomastique semble faite de symboles indéchiffrables, les cartographies demeurent inopérantes: tout est flottant dans ce drame drôle et cocasse qui, s'il est nimbé d'absurde, n'en est pas moins très humain et singulièrement beau.

Thierry Raboud

Olivier Sillig, *Je dis tue à tous ceux que j'aime*, Ed. L'Age d'Homme, coll. Poche Suisse, 191 pp.